

CHARLES WRIGHT

YOGA DU BISON

Poèmes
traduits par Jean-Yves Cadoret

(extraits)

Mis en ligne le 25 septembre 2016

Pour Holly, fibre du cœur et harpe

Table

PRELUDES

Paysage avec harmoniques absentes
Il y a du baume en Galaad
Portrait de l'artiste par Li Shang-yin

YOGA DU BISON

Yoga du bison

CODAS

Coda I
Coda II
Coda III

ŒIL DE SERPENT

L'Évangile selon Saint Quelqu'un
Hommage à Mark Rothko
Portrait de l'artiste dans un paysage de pierre
Rosso venexiano
Les mots sont la diminution de toute chose
Arrivederci Kingsport
Janvier II
Dio ed io
Nostalgie III
A la louange de Thomas Chatterton
Charles Wright et le 940 Locust Avenue Heraclitean Rhythm Band
Samedi après-midi
Mercredi matin
Hommage à Giorgio Morandi
Petite apocalypse
Œil de serpent
Ma petite guerre civile personnelle
La dolceamara vita
Blues plombé de soleil du mauvais trip et de la gueule de bois
Sinologie

POST-SCRIPTUM

Petite apocatastase
Tour d'étoile III
A la louange de Han Shan

NOTES

PRELUDES

PAYSAGE AVEC HARMONIQUES ABSENTES

Le soleil s'est couché derrière la Montagne Bleue,
Et le buvard du soir
 absorbe la lumière.
Prés sombres. La lune derrière les pins blancs.

IL Y A DU BAUME EN GALAAD¹

Miaulement de corbeaux au bord de l'après-midi corseté de branches,
Trois sont cochés comme des notes noires sur le chêne nu au-dessus de la rue.
Visibilité à mille miles d'un passé dont je ne vois pas tout à fait le bout.
Cœur partagé, je reste à la fenêtre pour faire entrer sa médecine en moi.

*

Le paysage est un drame intime qui n'a ni début ni fin,
Qui survient lors de nos allées et venues.
Comme des nuages blancs, nos poèmes dérivent sur lui,
à la recherche d'un lieu où se poser.
Ils ne nous entravent pas plus qu'ils nous aident.

*

Eau noire du ciel nocturne,
noir réservoir corbeau ciel-de-nuit,
Sans étoile et sans Dieu.
Les automobiles se traînent sur le pont comme des vers luisants aux yeux d'ange,
Etamés.
Des poissons dans les eaux du ciel miroitent comme des couteaux.

*

J'écris, je l'ai déjà dit, pour me délier, m'éclaircir,
Pour extraire une absence,
L'ultime secret du langage,
(fricative, verbe et phonème),
Le silence qui éteint le silence.

*

Crosse de janvier, feuille consumée, neige oubliée,
Bleu froid du geai bleu décrochant vers la mangeoire,
Matin allumé à regret,
Aucune trace de notre venue, aucune trace de notre départ.

PORTRAIT DE L'ARTISTE PAR LI SHANG-YIN²

Mon portrait est à présent presque achevé
dans le Livre des Cheveux Blancs.
Coucher de soleil sur la Montagne Bleue.
Nuage flottant couleur puce.
Éclair de splendeur, éclair de cendre.

YOGA DU BISON

YOGA DU BISON

Tout est plus essentiel dans la lumière du nord, les chevaux
Couchés dans l'herbe sèche,
Le cortège des nuages, comme des goélettes des prairies,
à gauche au bord de l'horizon,
Que des hirondelles rayent à coups de canif, un cygne plonge,
Les abeilles bipent et les mouches fredonnent, Dieu tend sa bonne oreille vers la terre.

Tout est plus net, le vent
En arrêt et presque visible dans les mélèzes,
La résine d'or sur les pins tordus
mosaïque byzantine
Dans la coupole du jour,
Caractères cunéiformes recouverts d'ombre sur le sol de la forêt.

Tout semble saisi dans l'instant,
comme des éclats de sacré
Qui auraient soudain tacheté le bout de nos doigts,
Savoir oublié de ce qui est au-delà de ce que nous avons appris,
Lames d'herbe coupante dans leur volonté d'éblouir et de se courber,
Eaux mnémoniques, bécassine sourde, engoulement.

*

Le fantôme de Dieu frappe une première fois à la fenêtre du monde,
il frappe à nouveau
Et traîne ses chaînes sur les résineux.
Le temps qu'il fait est là d'où il est venu, et il retourne au temps qu'il fait,
On voit son dos noir sur le ciel du sud,
Il grommèle et marmonne, et la distance comme le jour du Jugement Dernier entre ses mains se défait.

*

L'âme, a dit Mallarmé, est un nœud rythmique³.
Cette forme-là délie. Ou relie.
Chacune est sa propre musique,
Araignée sombre qui plaque un accord, en tendant et détendant les cordes,
Instrument de musique, arpenteuse des ténèbres,
Longue lamentation,
poème qui nous berce de son chant de sirène.

*

L'article n'a jamais le dernier mot, quand bien même on le voudrait.
Il y en aura toujours d'autres,
quelque part le long de la route étroite

Qui ne cesse pas de disparaître,
là-bas, dans la montagne.

*

Dès que je me suis assis, j'ai oublié ce que je voulais dire.
Dehors, le vent gémissait dans les arbres rigides
Comme des fentes dans une construction.

Le bourdonnement las d'une tondeuse à gazon
Reflua et s'écoula, un cheval blanc se tenait debout immobile dans le pré d'à côté,
Pas un mot dans mon oreille, pas un mot sur le bout de ma langue.
C'était là dehors, j'imagine,
Parmi les fleurs et les oiseaux qui planaient dans le vent,
Et je l'ai oublié,
feuille sèche au fond d'une crique à sec.
Souvenir idiot, au ras des pâquerettes.

*

Toute ma vie j'ai écouté le sombre discours du silence,
Et maintenant, chaque nuit,
J'entends un léger murmure, une lente ruée,
Mon sang en partance pour son long voyage au-delà de la peau.

*

Les vies d'avant jouent sans cesse à cache-cache
Parmi les lis et l'herbe des tourbières.
Dans la lumière finissante le chevreuil ressemble à un bleu de Georg Trakl⁴.
L'étang s'obscurcit, le solitaire étang du soir.
Le visage d'un mort apparaît et disparaît à la fenêtre.
Le ciel se retranche dans ses appartements,
les oiseaux moines rabattent leurs capuches.

Voilà comment commence le soir,
en disposant ses voiles noirs
Sur le paysage.
Un silence énorme, comme le vent, souffle au sud dans l'herbe des prés.
Le monde entier retient son souffle.
Les étoiles commencent à apparaître lorsque le ciel nocturne
sort ses propres voiles, les blancs.
Ses gestes ne sont pas nouveaux, mais inexorables, et froids.

*

Le soleil comme un poulpe d'or
de sous son récif
De nuages, ou les nuages eux-mêmes, si étranges dans leur transsubstantiation
Estivale,
Ou ce qui reste des résineux dans leurs costumes austères,
Ne rejouent jamais deux fois le même jour.

Un poème est lu par le poète, qui devient alors
Le poème lui-même
Pendant un court moment,
pris dans ses tentacules étincelants.

Les eaux de la mémoire profonde
Le recouvrent et le lavent, les nuages l'emmurent
Comme le font les mares d'ombres
sous les résineux.

Plus tard, les vents de l'oubli
Venus des cents diables l'assaillent
Et le poète commence à écrire.
Voilà la façon dont le jour avance,
et les étincelles que font ses roues.

*

Il n'avait pas grand-chose à dire, pensait-il,
mais au moins savait-il comment le dire.

Piètre consolation. Le dimanche,
Les nuages dans leurs blancs d'été,
Le pré d'un vert Paris,
le noir et le tan des arbres.

Les dimanches ne sont pas bons, pensait-il, ils sont usés jusqu'à la corde.
Pauvre mitre, pauvre chasuble.

Les lundis sont encore pire. Mardi, lui,
le mardi sans vie,

Est si doux, si paisible.

Les jours volètent comme des flammes, comme des plumes, arrachés aux calendriers jaunis du
passé.

Chacun d'entre nous a son jour pour le vent qui s'arrête, ou les nuages,
Pour tout ce qui broie et égrène.
Qu'on me laisse le mardi, pensait-il.
Qu'on me laisse toujours les après-demain.

*

Tout semble tendre vers le cercle – le monde,
Cette vie, et sans aucun doute celle d'après,
la dépendance et les saintes frayeurs,
Même l'univers dans ce qu'il en reste.

En ce qui me concerne,
Je me sens bagué comme un arbre qui, furtivement, année après année, prend de l'épaisseur.

*

Le temps nous use
Comme un talon de chaussure, comme de l'eau sur le verre,
Comme le piétinement des marches de marbre,
Pas à pas jusqu'à ce que nous soyons émoussés, élimés.

L'enfance est si loin, aussi loin que les anneaux de Saturne.
Lâche-moi la main, Temps, au moins pour cette fois,
Et marche derrière moi le long du couloir sans fin
Qui mène là où je dois aller.

*

Impossible d'effacer la fausse façade de la calligraphie du passé.
Impossible d'oblitérer la façon dont le pays se déploie, et sa splendeur de fruit tombé.
Je n'ai jamais pu le faire correctement.

Lorsque la grande araignée de la lumière déroule ses liens et ses chaînes,
Puisse le passé être miséricordieux,
et le paysage me prendre en pitié –
Oubliez-moi mes mots, oubliez-moi mes paroles.

*

L'eau dit oui et oui dans le lit de la rivière.
Les nuages sont arrivés, et la lune de la nuit,
la pleine lune, est devenue souvenir.
Le vent se fraye un chemin à travers les arbres serrés
Lentement, comme s'il ne voulait rien casser.
Une bécassine de marais à la cime de l'épicéa.
Rien dans la nature ne dit non.

Comme de minuscules fantômes de danseurs, les lupins et les asclépiades
Se tiennent immobiles et renvoient leurs messages
Aux cañons et aux noirs arroyos sous la terre.
Des chevaux blancs masquent les chevreuils.
Des portes humides des bois
émergent des anges aux fronts de bronze.

Et toujours, sous les arbres que le soleil éclaire,
La douce aspiration de la mousse,
gondoles sur les noirs canaux
Transportant de long en large sous l'épiderme de la forêt
Les ombres de ceux qui vont, et celles de ceux qui restent,
Tantôt debout, tantôt assis.

*

Les lentilles d'eau recouvrent les eaux vertes.
Les bannières blanches de deux chevreuils
fusent à travers le pré.
Des cavaliers transparents apparaissent entre les épicéas et partent pour le sud.
Je me tiens au bord du marais et les regarde disparaître.
Comme eux, je voudrais garder la bouche fermée de joie
et ne rien dire à personne.

*

Le vent tourbillonne, et la poussière vole dans ses remous.
Les fleurs se redressent et tombent,
les arbres se voilent, se redressent et tombent.
L'été s'attriste et s'échauffe.

La bécassine caquète dans la boue du marais.
Le faucon tirebouchonne au-dessus du pré,
puis disparaît dans les nuages.
Revient au soleil, avant d'être avalé pour de bon.

Le monde est sale et sombre.
Qui pensait que les mots étaient salutaires ?
Nous dérivons comme l'eau.
De qui est-ce la vie au bout du compte ?

*

Une miséricorde dans le vent,
symphonie de l'été
Qui repousse le silence vers l'horizon,
Notes noires au piano de Rimbaud frappées fort dans les Alpes,
Puis tintements aigus d'une multitude de blanches.
Puis toutes parties vers une autre pièce du ciel.

C'est ainsi que nous passons nos matinées,
ou qu'elles nous passent, en ondulant,
Dans des vêtements de deuil et de tristes adieux,
La musique d'une condamnation sommaire à la mélancolie sur la langue,
Lent tamis du sablier.
Le vide remplit nos champs,
de nouvelles fleurs naissent des mortes.

Les démangeaisons dans l'espoir d'une forme définitive,
le tressage de ceci et de cela
Ensemble dans quelque dessin abstrait
Voilà ce qui nous requiert,
Quelque chose d'évident, de réparateur.
Et nous attendons ainsi l'après-midi, et un ciel différent.

Nous attendons la consolation du lieu commun,
La ceinture de la lumière qui nous bouclera dedans.
Nous attendons la contrepartie,
la musique sécrétrice
Que nous seuls pouvons entendre, ou que nous pensons être les seuls à pouvoir entendre.
Longs après-midis.
Longs après-midi, et longues, difficiles soirées.

*

Qui harcèle les lèvres bleues
 du lupin et de la fleur de maïs.
 Comme des âmes inachevées, les mousses mortes replient leurs mains raides.
 Les arbres continuent lentement de se démembrer avant de choir.
 S'il y avait là-haut des tombes
 elles s'ouvriraient à vos pieds,
 La mère apparaîtrait dans l'été et sa douce pourriture.

Le monde naturel, né de ces blessures que fait éclore
 Le surnaturel, et où il lui tarde de retourner,
 S'ébroue dans ses orbites de temps en temps
 et des étincelles en jaillissent.
 Craquements, traits d'union de la lumière, le monde s'abandonne
 Brièvement, puis étanche la poussière humaine.
 Et c'est ce qui vous attend dans le pré lointain,
 là où se terre le lien lunaire de la voie.

*

L'âme commence à se parler à elle-même dans le profond sommeil de l'été.
 Sous les branches inégales des épicéas, gorgées de lumière,
 Elle commence à se connaître.
 La moitié solitaire regarde le ciel,
 L'autre contemple la boue.
 Qui sait ce qu'elles ont à se dire,
 leurs voix comme un fil électrique qu'on vient de raccorder,
 Continue, inaudible, mais s'anime au simple toucher.

Tout culpabilité et sourde douleur,
 nous nous asseyons immobiles et pensons aux choses
 oubliées.
 L'éclat aveuglant des ailes d'ange,
 Les dimanches radieux,
 Austères, les chambres à demi ouvertes du cœur à demi ouvert,
 Le pré rassemblé dans le soleil,
 L'âme l'entoure,
 fouet de de lumière sans voix, tremblotante.

*

En démantelant le pont endommagé,
 Crash a trouvé un nid de cincle
 Entièrement fait de mousse.
 Je lui ai demandé s'il en avait déjà vu, il m'a fait oui de la tête.
 Je lui ai demandé s'il avait déjà vu un sentier
 sous l'eau, il m'a fait oui de la tête.
 J'ai pensé qu'au-dessus ou en-dessous, marcher dans l'eau était une chose
 Merveilleuse.
 Puis j'ai pensé à Tom, qui venait de mourir en terre étrangère,
 Et j'aurais voulu être cincle moi-même pour pouvoir marcher
 sous l'Atlantique nord

Et le ramener, et le coucher sur un bon lit de mousse,
A jamais, au-dessus de cette eau
dans laquelle marcher est une chose merveilleuse
Dans n'importe quel monde, en n'importe quel lieu.

*

Accalmie de vent, et nuages dérivant à mi-montagne.
Des ombres, comme d'énormes crapauds, se consomment.
Les chevaux sont couchés
Dans le pré silencieux, les oiseaux retiennent leurs langues
Tandis que le matin se prépare au vent coulis et au rayon brisé,
A la descente des roues de feu.
Le chemin choisi par Dieu s'arrête au mur.

*

Des estafilades s'enflamment de rouge tandis que l'obscurité commence à gagner.
Dernier passage de l'hirondelle des granges,
dernier murmure des nuages attardés.
Le générateur tousse. Les lumières s'éteignent.
Rien ne bouge, pas d'échos, comme si un corps se ramassait
Pour un profond voyage.
De temps à autre les chiquenaudes des plates étoiles qui grandissent.
Pas une tige, pas une ombre.
Les pas s'évanouissent entre les arbres qui épaississent.
Et le bruit de deux mains qui claquent,
musique non profane.

*

Des avenues palpitantes de chaleur tombent en cascade des nuages,
et des visages
Vaguement remémorés reviennent en roulant, dépouillés de leurs feuilles,
Pour hanter leurs corps, jeunes pèlerins qu'on fixe des yeux comme des fantômes.
Déchaussés, sans faux pli, les pieds de ceux qui viennent de ressusciter
Empruntent les passages poussiéreux
de l'après-midi, sans laisser de traces.
Ne montent des résineux qu'une chanson et un soupir amer.
Que l'été est beau,
incoagulables ténèbres
Qui suintent dans le paysage
Comme le sang d'un hémophile.
Quelle force a le cœur pour distraire tant de beauté.
Quelle rigueur ont les étoiles,
déversant leur bienvenue dans le ciel.
Passeport estampillé, la barrière se lève, qu'il est facile de se rassembler.

*

Les étoiles ressemblent ce soir à des lumières aux fenêtres,

ou à des réverbères laissés allumés pour consoler les
morts
Qui déroulent leurs antiques cartes intergalactiques
De ce côté-ci de minuit.
Leur voyage est long, et c'est un voyage difficile.
Mère de Misère, pose sur eux ton œil aveugle, laisse-les passer.

De l'autre côté de minuit,
Au nord et au sud, une échelle descend vers l'aube.
Dans les corridors froids et nus de la fin, rien ici d'amical.
C'est là que demeurent nos échos.
C'est là que se trouve ce que nous devons franchir,
c'est là que nous devons réentendre chaque mot par nous
prononcé,
Ecouter une dernière fois le son piqué d'étoiles de nos petites voix.

*

Le ciel durcit, prend une couleur d'étain,
et verse à la louche son vent
Comme un potage liquide à travers les pins.
Qui connaît le cœur des autres ?
Nos vies durent le temps d'une allumette qu'on grille,
Et nos jours sont assurés de finir dans une sombre confusion.

*

Là où la trace du chevreuil se perd dans l'ombre estivale des pins,
De l'autre côté de la vallée,
Le pic tambourine a-rythmiquement
dans le pin tordu et le mélèze.
Il frappe, comme s'il voulait entrer
Ou sortir, quelque chose
D'affaibli et lacéré par le vent, criblé de trous de vers.

Les fleurs bleues de l'été
Tournent vers nous sur leurs tiges raides leurs visages sinistres.
Quelque chose de rouge meurt en nous,
et ferme ses paupières.
Je veux devenir un cavalier, un cavalier mongol.
Je veux devenir le noir de l'aile du pic,
Une absence de couleur,
une géographie de plumes.

*

Gloussement, et bégaiement vaguement cadencé, d'un oiseau inconnu.
Ils enterrent Tom⁶ en Virginie-Occidentale dans deux jours.
Un papillon fait du yo-yo en avant et en arrière au-dessus des fleurs rases.

Un cheval blanc, un mulet, un cheval fjord

paissent dans le champ scintillant.
Ils enterrent Tom en Virginie-Occidentale lundi prochain.
Bourdonnement et hoquet du générateur, bourdonnement de la vallée.

Un chien noir et un chien doré en liberté dans le pré marécageux.
Ils enterrent Tom en Virginie-Occidentale, et c'est ainsi,
Le papillon revient au pissenlit,
aussi cosmopolite que les mauvaises herbes.

*

Comme la mémoire, la nuit nous est obligeante,
Elle efface les détails inutiles.
Comme la circonférence. Ou la linéarité.
L'astronomie commence à faire sens, et la verticalité.
Comme un sédiment, pouce à pouce, nous nous levons vers les étoiles.

*

Les implications formalistes de l'au-delà
Semblent se révéler, si lointaines,
une étoile et une noire traversée
Pour redécouvrir nos noms,
Nos vrais noms, impérissablement inscrits dans le registre de la lumière,
D'où procèdent toutes les lettres.

Et cela me convient pour le temps d'être,
L'alphabet de l'après-midi commence à prendre forme dans le champ,
Inscription incroyablement radieuse.
Si l'on ne connaissait que le nom qu'il s'applique à inscrire,
Ce serait facile.

Le monde est un livre magique, dont nous sommes les phrases.
Le lisant nous nous lisons.

Nous le fermons et tournons la page
Et n'y revenons jamais.
C'est en retournant à ce que nous avons été que nous devenons ce que nous sommes.
Voici le conte que raconte le monde, voici la façon dont il se termine.

ŒIL DE SERPENT

HOMMAGE A MARK ROTHKO

J'ai suivi leur voie pendant un certain temps,
Mais ce n'était pas facile avec eux, ils
ne me conduisaient pas à la révélation.
Pourtant, j'ai continué à les glorifier.
Je me suis dépouillé de mon corps sur terre,
Je me suis dépouillé de mon corps sur les eaux,
et j'ai continué de les glorifier.
Les gloires ont refusé de m'accueillir,
Aucune explication, rien à mettre au monde.
J'ai suivi leur voie pendant un certain temps,
mais rien ne me fut jamais révélé.

*

Nous entrons dans les champs de la mémoire et de la dévotion.
Permettez-moi, comme le dit Paul Celan,
de vous remercier de là-bas -
Le paysage, ce monde, cette pauvre terre
Sous le soleil, vide de tout,
Cette presque-nature qui va de lumière en lumière, qui fait fondre
La pièce d'or entre les dents,
Qui fait monter, comme l'eau, l'ombre de la blessure
jusqu'au cou.
Permettez-moi de vous remercier avec tous les mots de la langue qui la hante.
Début décembre, racaille d'automne et fin des folies.
A la porte d'à côté, le Docteur Dave a chargé dans son pickup son tas de feuilles mortes,
Les mangeoires à oiseaux apparaissent soudain dans les arbres
comme des soucoupes volantes,
Zoom sur les branches nues
Sur la Madone de plâtre et l'arête boisée de la Montagne Bleue.
Les vautours et les corneilles
dériverent comme de la charpie sur le ciel de Piedmont,
Décembre, jour de racaille et de bohémiens.
Permettez-moi de vous remercier avec tout ce qui manque là-dedans.
La forme ne peut être ni déconstruite, ni annihilée, disais-tu.
La communion des saints,
le désir et ce qui s'ensuit,
Le calice et la chasuble, le pain et le vin –
Rien que sonar de purification, empreintes,
jolie pitrerie.
Quelle qu'elle soit, elle est au-delà de tout cela, disais-tu.
Peinture, langage et musique.
Les étoiles sont en première page, disais-tu, du Livre de l'Ignorance.
Derrière elles vient tout le reste.

La forme est éternelle, impérissable, hors réparation, disais-tu.

*

Dans la lumière qui brille sans ombre,

notre cachette.

Le confort métastase.

Hivernage. Hivernage à distance, en silence.

Le confort noircit les rayons X.

Echos, profondes soustractions.

Misérable le corps qui dépend du corps.

Misérable la chair et l'âme incluse.

J'ai essayé de donner forme à ce qui n'avait pas de forme,

et de dire l'indicible.

Je me suis abandonné à la lumière qui brille sans ombre.

PORTRAIT DE L'ARTISTE DANS UN PAYSAGE DE PIERRE⁷

Voici une photo où je suis avec George Mancini
Sur Hydra, le 23 mars 1961.
Nous sommes sur la jetée.

Une Américaine prénommée Merle
Est à côté de Georges, qui lit un journal. Eric,
Un Anglais, et le Grand Danois
Sont de l'autre côté.

Feta, la chienne, fait face en haletant au froid soleil de l'Egée.
Je suis tout au bout et je regarde George,
Lunettes de soleil, chaussettes blanches, desert boots,
mon dernier matin de Lieutenant.

Axel Jensen, en dehors du cadre, est en haut de la colline rocheuse.
Il écrit un premier roman.
Sur son séjour chez les nomades Touareg d'Algérie.
Ou peut-être du Maroc. Il est difficile de se souvenir de tous les détails.

Est-ce que je me souviens de cet apprenti-romancier américain
Récrivant Proust à l'usage du Middle West ?
A peine sorti de l'Air Force,
Il avait passé une année sur l'île, couchant avec la femme d'un musicien,
Qui s'avéra être américaine, elle aussi.
Moi, bien sûr, j'adorais cette vie.
De quoi d'autre un type de vingt-cinq ans,

sous les armes et le boisseau pour des années,
Etait-il supposé tomber amoureux ?
De retour à Vérone, cette armée me recherchait.
Violation de sécurité, un document classé manquait.
Ciccolella, notre G-2, aurait dit à mon colonel,
« On ne règle pas tout tout seul. »
Pendant ce temps, j'étais assis sous le premier soleil du printemps grec
Et me racontais des histoires sur les expatriés
en attendant mon tour de devenir un des leurs.

Mancini se souvient moins bien que moi.
Ou prétend qu'il se souvient,
Patmos dans l'est, où tant de choses furent révélées à Jean.
Les vents de l'Asie lèvent de rudes troupeaux sur les vagues.
Le récit d'un récit est rarement aussi habile qu'il voudrait l'être,
On sait cela, mais quelle est cette gravure rouge au-dessus de nos têtes ?
Ricordo di Roma, frottis de pouce

par Mary qui fit cette peinture à l'huile
Là sur le mur à partir de la photo de la Via del Babuino.
Tu me caches la vue de Dieu,
disait Tom à son ex-fiancée,
Caravanes de chameaux se déplaçant comme Bergman à travers les dunes,
Dieux brillant dans l'air brillant de l'Egée.

Axel rêve des djellabas de ses Berbères,
je rêve, dans mes chaussettes blanches, d'une permission sans fin,
Et la Grèce, sommeil et myosotis, est longue et sans rêves.

Ecoute, la mémoire a le cœur dur et la tête molle.
De tout ce que voient tes yeux, le cœur dit sombre, sombre, sombre.
Rien n'est jamais perdu, ai-je dit un jour.

Ce n'était pas vrai,
Je sais maintenant que le passé est une cachette
Au-delà du souvenir ou de la sauvegarde, peu important nos désirs ou notre diligence.
Ce qui est parti est parti,
Tout s'incruste comme dollars de sable sous les paupières de la mémoire,
Et tombe dans les ténèbres où rien ne bouge,

sauf le cœur,
Ce poisson sans yeux, qui dérive sur de lents, d'invisibles courants,
Sous une marelle d'îles bleues où,

tout là-haut,
Un homme jeune et intact rassemble quelques amis
Au soleil le long d'une jetée.

Et l'un d'entre eux sort son appareil photos.

LES MOTS SONT LA DIMINUTION DE TOUTE CHOSE

De brefs secrets demeurent encore,
et la lumière est revenue.
Les mots *souviens-toi* me touchent la main,
Mais je la secoue et contemple les busards qui se confient et tournent
Contre le ciel occlus.
Tout ce qui a petit nom s'enfoncé,
lesté d'invisible,
Mais personne ne les appellera, personne ne lissera leur chevelure ébouriffée.

Il ne reste plus beaucoup de temps, de toute façon.
Il ne reste plus beaucoup à en dire
alors que l'année se dégonfle.
Il ne reste plus grand-chose à ajouter.
Habillés de bitume, aux couleurs de décembre, ils se rassemblent comme des anges disgracieux
Dès qu'une chose apparaît,
Fragiles et taciturnes, imprononçables
dans leur costume étincelant et muet.

Tout l'après-midi les nuages ont glissé des Montagnes Bleues vers nous.
Tout l'après-midi les feuilles se sont précipitées
Sur le trottoir et la chaussée, en faisant cliqueter leurs griffes bruyantes.
Et maintenant le soir est sur nous,
En petites tranches de silence
qui courent sous la pluie sombre,
Enveloppées d'un silence plus grand.

DIO ED IO

Quelque chose pèse entre nous,
Une chose sans nom, issue du vide, qui décompte les heures qui jaillissent.
Quelle cendre est-elle venue purifier ?
Quelle disparition, comme l'eau, tire-t-elle donc vers les nuages ?

Dieu de mes pères, mais non pas mon dieu,
Tu es à temps partiel, paraît-il, après-coup, dispersé.
Une disparition lourde comme de la boue nous sépare.
Quelle forme de terre et d'argile voudrait-elle que je devienne ?

Dimanche de nouveau, de nouveau le grand dégel de janvier.
Les garçons et les filles cagneux, obèses,
S'assoient sur le passage de béton que réchauffe le soleil devant la pharmacie
Pour fumer leurs cigarettes à bout filtre.

Rien ne les dérange – ils sont dans leurs rêves de nicotine –
Cet après-midi. Tout est sans poids,
Sans plus de consistance que la fumée.
Rien ne disparaît dans leur monde. Tout n'est qu'arrivée.

Il y a un tableau d'Yves Klein qui saute à la fenêtre
Au-dessus d'une rue pavée de Paris.
Un homme au loin s'éloigne à bicyclette.
L'un d'eux est toi, l'autre moi.

Supprimé de la photographie retouchée, pourtant, le filet de sécurité
Juste en-dessous du corps qui plonge comme un cygne.
Supprimé d'un autre tirage, le cycliste en casquette noire, toujours à bonne distance, comme pour
le filet de sécurité.
Hmmm... C'est toi qui le tiens, prestidigitateur à deux doigts.

On perd son centre de gravité dans l'air, en essayant de surnager,
N'est-ce pas ? Métaphores chute de neige.
Larmes involontaires, petites pommes déclassées. Non versées.
Impossibles à verser.

Quel poids. Le monde est venu se coucher entre nous.
Quelle distance. Insaisissable.
La cendre et sa disparition –
L'insupportable absence de l'être,
Imbécile, puis reconduite.

PETITE APOCALYPSE

Le papillon est parti faire sa patrouille de midi,
il malmène les têtes de fleurs en extase.
Le sol frémit sous le sabot de la fourmi.
Sous le couvert du soleil, le bousier se fraie un chemin à travers ses rêves d'été.
Très au-dessus, dans un autre monde,
les nuages s'assemblent et marmonnent leurs messages.
Vie rassise, avaricieuse,
Le ver de terre enserré dans les ténèbres,
le rouge-gorge, grand guerrier, au-dessus,
qui retravaille parmi les tombes profanées de ses pères.
L'herbe, en ce temps de vert, se courbe sous tout ce qui bouge.
L'après-midi s'apprête à planter sa bêche
Profondément dans la boue,
Cercueil et os de sucre à fleur d'eau dans le soudain soleil.
A l'intérieur des fondations du monde,
le déménagement a commencé,
Foudre sur la gorge de tonnerre du monde souterrain,
Goutte de feu par goutte de feu,
Brillants bandages de brouillard
qui commencent à encourager le regain.
Puis, de l'horizon noir, quatre chevaux s'élancent, l'éclair aux naseaux.

ŒIL DE SERPENT

Les nuages de l'après-midi sont comme un Xerox de ceux du matin,
Une copie illisible,
mal récitée, mal peinte.

Il n'y a apparemment rien qui puisse consoler, seulement la lumière.
Juste là, au-delà de notre tache sombre.

Nulle autre porte que l'imagination.
Nous ne pouvons que frapper fort
En espérant que quelque chose s'ouvrira.

Aux quatre coins du monde connu,
des strophes bleues reliant
Les lignes du premier grand poème, il n'y a pas d'autres.

L'oisiveté nous ancre.
Rien d'accompli, rien de recouvré,
Nous posons comme des araignées d'eau sur des étoiles de seconde main.

Nous avons du goût pour l'immangeable,
pour la rayonnante racine des choses,
La portion inimaginable de l'inimaginable.

Nous attendons entre bonsoir et bonjour,
une once d'absence, une once de regret,
Debout sur une jambe, en sifflant un air dont nous n'avons qu'un vague souvenir.

Jumeaux mystiques et mojo, orbites de l'œil de Dieu,
les nuages roulent dans le ciel,
Qui laisse tomber la lumière sur l'un, et la chasse de l'autre.

LA DOLCEAMARA VITA

L'automne est fini. Les pluies d'hiver
Se sont installées comme des plumes d'oies sauvages
au cœur des arbres.

J'entame mon habituelle promenade digestive, celle des pas mouillés et du weekend,
Montée de Locust Avenue et retour.

L'or dévoré de froid, gorgé de sève, des feuilles d'érable
Capte la lumière et grandit,

L'église carillonne comme dans les villages vides,
criblés de ruine, là-bas
Où personne ne va.

Le cornouiller est maintenant plus rouge que le cerisier de Virginie,
Le soleil est lustré comme de la cire ancienne sur les marches du ciel,

L'eau de pluie a disparu, aspirée sous les rues à l'insu des passants.
J'atteins l'hôpital et reviens sur mes pas.

Derrière moi, le jour s'assombrit, devant il est encore plus sombre.
Si c'était à refaire, j'allumerais la lumière

En moi et me mettrais à briller,
puis cesserais, à la façon des feuilles,
Des feuilles qui meurent, et des fleurs mortes.

BLUES PLOMBE DE SOLEIL DU MAUVAIS TRIP
ET DE LA GUEULE DE BOIS

Devant de porte vitrée de la première cabine, avec Luke.
Juillet, sans doute, et pluvieux, nous portions tous des deux des bottes de caoutchouc.

Juste en-dessous de la photographie, au-delà de l'orteil de mon pied gauche,
La palissade où Tim et moi, un après-midi,

avons gravé nos pauvres initiales

Tout en cherchant des rimes pour la chanson, « Tous à la Buvette du Bouvier. »

Le chanteur et la chanson ont disparu depuis, la palissade aussi.

Nous chantions tous dans le cœur,

de retour à L.A., dans le studio d'enregistrement,

Holly et moi, Bill Myers, Kelly et Johnny Rubinstein.

Une musique si joyeuse, il y a si longtemps,

avant les flashes de coke et les cuites au whisky.

Le Montana rêve sous un soleil aigre,

Avec sur le cou Los Angeles et sa si douce résille noire.

Tiens-toi tranquille je travaille sur le motif tiens-toi tranquille.

Billy Mitchell vient d'arriver, il s'est fait voler ses outils,

Leland Driggs a tué un cerf et enfreint les règles du comté,

Le doux Dan Kelly sur sa pelleteuse jette un œil et passe la marche arrière,

Snuffy Bruns nourrit les écureuils et Crash fait les foins,

Le gros John Phelan a vomi une demi-bouteille de gin,

On est tous allés s'en prendre une bonne à la Buvette du Bouvier.

Fréquence morts, Hop, par-dessus bord.

Tout dépend de la façon dont vous faites du bruit.

American Hot Wax, par exemple, et « Stand by Your Man » -

George Jones, casting parfait.

Et la musique, toujours la musique – keyboard et guitare, violon,

N'importe quoi avec une corde.

Ton groupe s'appelait Fun Zone, tu étais devant,

Poncher à la batterie, Wolfie à la basse et Johnny R. au piano.

Et les autres. Jusqu'à l'extinction des feux.

Garçon de la Renaissance,

Avec de la coke plein le nez et de l'herbe plein les yeux,

Nous t'avons aimé tant qu'on a pu, mais ce n'était jamais assez.

Sauf Miss Whiskey.

Sans fin ta douce chérie te berce dans ses bras, comme tu en rêvais,

Et a couché ton corps

dans ton pré, dans tes montagnes, tout seul.

- Tim McIntire (1944-1986)

SINOLOGIE

Cette vie flottante, aucune encre de poupe ou de proue, simplement blanche
Derrière et blanche là devant.
Une vieille image de ma mère lorsqu'elle était jeune
Coupe à cœur comme une aigrette et prend la main.

*

Les vents nous scrutent, les nuages roulent et offrent leurs bons offices.
Nous essayons d'éviter tout cela, en ne nous grattant pas où cela démange.
Comme des paysages d'hiver,
Nous nous recroquevillons dans nos signatures,
pas encore vivants, pas encore morts.

*

Années de crépuscule,
 payeur solitaire sur un lac que la nuit noircit,
Coup en J après coup en J, pas de fin en vue,
Avec une taie du retour sur mon mauvais œil,
Je respire la brume qui monte des eaux sombres, parfum de ce-qui-m'attend.

*

L'hiver commence sans prévenir.
Le chemin entre à moitié vide et à moitié plein
 commence lorsque les mots commencent à faire défaut,
Et qu'on laisse tomber la plume.
Le chemin vers peu importe commence ensuite.

POST-SCRIPTUM

PETITE APOCATASTASE⁸

Au sud de la Rivanna pétrifiée, par un après-midi d'hiver sans ombre,
Lumière à mi-chemin, nuages bas avec de la pluie qui s'annonce, tendue sur le ciel.

Je regarde à la fenêtre, des branches enchevêtrées rayent l'autoroute déserte, et j'
aperçois soudain des centaines de têtes lumineuses,
qui rentrent chez elle.

A LA LOUANGE DE HAN SHAN

La Montagne Froide et la Montagne Froide se confondirent dans l'esprit,
On vit la première une dernière fois
qui se faufilait dans une fissure de la seconde.
Seuls demeurent les poèmes,
griffonnés sur les roches et les arbres,
Rien ne se perd dans l'épanouissement que secrètent pour elles-mêmes les choses.

NOTES

¹ « N'y a t-il plus de baume en Galaad ?
N'y a t-il là aucun médecin ?
Oui, pourquoi ne fait-elle aucun progrès,
La guérison de la fille de mon peuple ? »

Jérémie, 8, 22

« There is a balm in Gilead,
To make the wounded whole ;
There's power enough in heaven,
To cure a sin-sick soul. »

Negro spiritual

Charles Wright donne ici en référence l'anthologie *Mountain Home, the wilderness poetry of ancient China*, de David Hinton (Counterpoint 2002) : "China's tradition of "rivers-and-mountains" poetry stretches across millennia, representing the earliest and most extensive literary engagement with wilderness in human history. It is a plain-spoken poetry of immediate day-to-day experience, and yet seems most akin to China's grand landscape paintings. Although its wisdom is ancient, rooted in Taoist and Ch'an thought, this work feels utterly contemporary, especially as rendered here in Hinton's wonderful and accessible translations." (4ème de couverture).

² Li Shang-yin (812 ou 813 – 858) est un poète chinois de la fin de la dynastie T'ang. On lui attribue des « notes » qui pourraient avoir inspiré les fameuses *Notes de chevet* de Sei Shonagon. Il est surtout célèbre pour ses poèmes d'amour, souvent cryptés. François Cheng, dans *L'écriture poétique chinoise* (pages 112-119), a richement commenté son huitain « Cithare ornée », qu'il rapproche du *desdichado* de Nerval.

³ *La musique et les lettres*. Conférence donnée à Oxford et Cambridge en mars 1894.

⁴ Dans la symbolique des couleurs de Georg Trakl, le bleu désigne la pureté. Le texte fait ici écho au poème *Landschaft* (Paysage ? traduction de Jean-Claude Schneider) :

« Doucement se fige à l'orée de la forêt le cri de la biche
Et les fleurs jaunes de l'automne
S'inclinent sans voix sur le visage bleu de l'étang. »

⁵ *Der Jäger Gracchus*, nouvelle de Franz Kafka (in *La muraille de Chine*) : « Ma barque est sans gouvernail, elle marche avec le vent qui souffle dans les plus profondes régions de la mort. »

⁶ Tom Andrews (1961-2001) : « Alles Nahe werde fern » - *Tout ce qui est proche s'éloigne* - (Goethe) [NdA]

⁷ Des traductions de ce poème et de *Nostalgie III* par Alice-Catherine Carls ont été publiées en novembre 2014 dans la revue en ligne *Recours au poème*, avec une présentation de Martine Morillon-Carreau : « Charles Wright, inlassable arpenteur de l'invisible ».

⁸ Apocatastase : « Ce mot contient la promesse du retour à l'origine. » Czeslaw Milosz, *Bells in winter* (New York, Ecco press, 1978). [NdA]